

*« La gloire n'est pas de ne jamais tomber,  
mais de se relever à chaque fois que l'on tombe. »  
Proverbe chinois*

## Première cure

Un taxi vient me chercher. Le transport à l'hôpital avec chauffeur privé me laisse un sentiment bizarre. J'ai l'impression d'abuser la Sécurité sociale et nous, même, qui cotisons... J'étais prête à effectuer le trajet par mes propres moyens, mais Sophie m'en dissuada à cause de la distance à parcourir – 80 kilomètres aller-retour – et de la fatigue qu'il m'en coûterait. J'arrive à l'hôpital de jour dépendant du service d'oncologie, où je suis attendue. On m'installe dans une chambre double en compagnie d'une autre femme, prénommée Fleur. Perfusée pour être correctement – et abondamment – hydratée avant de recevoir sa chimiothérapie, celle-ci me met à l'aise d'entrée de jeu.

« C'est la première fois ? Moi, c'est ma sixième cure. »

Je jauge, à travers la douceur de sa voix, la grâce qui m'est offerte d'endurer ma première cure à ses côtés. Elle a la tête entièrement dégarnie, mais assume sa calvitie – qui lui sied au demeurant fort bien – avec une dignité que je doute de pouvoir égaler lorsque viendra mon tour.

« De toute façon, je ne supportais plus rien sur la tête... Que ce soit chez moi ou à l'hôpital, je préfère donc rester comme ça. »

Fleur perdit ses cheveux quinze jours après la première cure, dès lors elle se fit raser la tête. Atteinte d'un cancer de l'ovaire diagnostiqué (suite à des douleurs abdominales) dans sa quarante-neuvième année, elle subit une première opération. Mon patron en personne lui retira les ovaires, très volumineux. Une seconde intervention chirurgicale a d'ores et déjà été

programmée, où seront enlevés utérus, ganglions pelviens, épiploon, et tout, ou partie, du péritoine atteint. (Initialement, la malade présentait une carcinose péritonéale<sup>1</sup>.) Je décide de passer sous silence mon métier, mais atteste qu'elle est ici en mains sûres. Fleur déclare bien tolérer la chimiothérapie sur le plan digestif. Mais éprouvante, écrasante est la fatigue qui, surgissant dès la première semaine postcure, la contraint de garder le lit. Son courage comme sa rage de vaincre me coupent le souffle. À ses côtés, je reçois une vraie leçon de vie.

L'interne du service vient m'examiner. Elle vérifie que mes analyses de sang soient correctes puis explique le déroulement de la cure par le menu. La première perfusion sera une simple hydratation associée à des corticoïdes. Chacun des deux produits chimiothérapeutiques sera ensuite administré durant une heure. Ceux-là sont préparés au dernier moment afin d'ajuster le dosage à la charge pondérale du patient, relevée le jour même. Les corticoïdes (que j'ai également ingérés hier soir et ce matin) n'ont pas de visée curative à proprement parler. Comparables à « la chantilly sur le gâteau » pour reprendre l'expression de Sophie, ils adoucissent le mauvais goût du biscuit en diminuant les œdèmes induits par le Taxotere<sup>®</sup> ainsi que les sensations nauséuses et la fatigue. Je suis fort aise d'avoir pu dormir cette nuit, moyennant une aide médicamenteuse. Une infirmière se présente avec la poche de Taxotere<sup>®</sup>, laquelle, inoffensive à première vue, ferait presque douter de la matérialité des ravages à venir. Lors de l'injection, je sens le liquide s'écouler dans ma veine jugulaire<sup>2</sup> droite puis se répandre en profondeur, comme si son efficacité eût été instantanée. Je trouve le phénomène curieux.

À l'heure du déjeuner, Mathilde vient me rendre visite. Se trouver en compagnie d'une amie est véritablement exquis. J'ai opté pour que Lorenzo ne se déplace pas, car, d'une part, il déteste les hôpitaux, et, d'autre part, ayant accumulé du retard dans son travail, il est à présent tenu de le rattraper. De toute façon, sa présence n'eût pas servi à grand-chose. Grâce

<sup>1</sup> Envahissement du péritoine par des tumeurs malignes secondaires.

<sup>2</sup> Grosse veine située sur le côté du cou.

à Fleur, Mathilde et toute l'équipe d'oncologie, je ne vois pas le temps passer. Le trajet du retour malmène mes intestins, je suis soulagée de me faire raccompagner en taxi. À la maison, je retrouve mari et enfants comme si la journée eût été des plus ordinaires. Le téléphone sonnera toute la soirée ; chacun veut savoir comment s'est déroulée ma première cure. Et moi d'enclencher, intérieurement, le compte à rebours : « *Plus que 3 !* »

Le lendemain, à mon grand étonnement, je suis non seulement exempte de nausées, mais en grande forme. Conformément à l'ordonnance qui stipulait de ne rien avaler avant l'apparition des symptômes, je ne prends aucun médicament. L'après-midi, je décide d'aller courir les grands magasins pour acheter des vêtements aux enfants. Mon oncle Phil, qui est médecin, choisit ce moment pour me joindre sur mon portable.

« Comment s'est passée ta première cure ?

— Étonnamment, super bien ! Je n'en reviens pas de n'avoir aucune nausée...

— Je suis sûr que tu vas bien supporter la chimiothérapie ! »

Nous conversons durant une heure. En trente ans d'exercice, il a pu suivre les progrès de la médecine dans le contrôle des effets secondaires induits par la chimiothérapie. Son discours me rassure. Je retourne à la maison avec l'impression d'être en vacances lorsque, soudain, une horrible sensation nauséuse fond sur moi. Je me rue sur les médicaments prescrits. Vont s'ensuivre quatre jours épouvantables, cauchemardesques, où les nausées envahissantes vont me plonger dans un état de nervosité et d'irritabilité qu'il me sera impossible de maîtriser. Dimanche matin, Lorenzo prépare un petit-déjeuner anglais directement importé de Londres. L'odeur du bacon, des œufs brouillés et du *black pudding* m'agresse avant même que je ne sois descendue du lit. Les enfants sont aux anges ; moi, au supplice. Jusqu'à la fin de la journée ! Enfin le week-end s'achève, je suis à bout de forces. Les nausées disparaissent le lundi matin aussi brutalement qu'elles sont venues. Après cinq jours de calvaire où le temps a semblé durer une éternité, je recouvre la paix dans cette chair martyrisée, qui a fondu de 4 kilogrammes, mais la pensée de recommencer dans quinze jours m'affole déjà.